

Membre de l'Académie française, René Girard n'a pourtant pas trouvé place dans l'université française : dans l'immédiat après-guerre, il émigre aux Etats-Unis, obtient son doctorat en histoire à l'université d'Indiana, puis enseigne la littérature comparée à la Johns Hopkins University de Baltimore (il organise là un célèbre colloque sur «Le langage de la critique et les sciences de l'homme» auquel participent Roland Barthes, Jacques Lacan et Jacques Derrida, qui fait découvrir le structuralisme aux Américains) et, jusqu'à sa retraite en 1995, à Stanford (en Californie) - où, professeur de langue, littérature et civilisation françaises, il côtoie Michel Serres et Jean-Pierre Dupuy.

Critiques et rejets

Né le jour de Noël 1923 à Avignon, élève de l'Ecole des chartes, il est mort mercredi à Stanford, à l'âge de 91 ans. C'était une forte personnalité, tenace, parfois bourrue, qui a creusé son sillon avec l'énergie des solitaires, et entre mille difficultés. Car le retentissement international de ses théories - dont certains des concepts, notamment celui de «*bouc émissaire*», sont quasiment tombés dans la grammaire commune des sciences humaines et même le langage commun - n'a jamais fait disparaître les violentes critiques, les incompréhensions, les rejets, encore accrus par le fait que Girard, traditionaliste, a toujours refusé les credos post-modernes, marxistes, déconstructivistes, structuralistes, psychanalytiques...

Porté par une profonde foi religieuse, fin interprète du mystère de la Passion du Christ, il a bâti une œuvre considérable, qui se déploie de la littérature à l'anthropologie, de l'ethnologie à la théologie, à la psychologie, la sociologie, la philosophie de la religion et la philosophie tout court.

Un être désirant

Les linéaments de toute sa pensée sont déjà contenus dans son premier ouvrage, *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961) dans lequel, à partir de l'étude très novatrice des grands romans occidentaux (Stendhal, Cervantès, Flaubert, Proust, Dostoïevski...), il forge la théorie du «*désir mimétique*» (l'homme ne désire que selon le désir de l'autre) qui aura un écho considérable à mesure qu'il l'appliquera à des domaines extérieurs à la littérature. La nature humaine a en son fond la *mimesis*, au sens où les actions des hommes sont toujours entreprises parce qu'ils les voient réalisées par un «modèle». L'homme est par excellence un être désirant, qui nourrit son désir du désir de l'autre et adopte ainsi coutumes, modes, façons d'être, pensées, actions en adaptant les coutumes, les modes, les façons d'être de ceux qui sont «autour» de lui. La différence entre l'animal et l'homme n'est pas dans l'intelligence ou quoi que ce soit d'autre, mais dans le fait que le premier a des appétits, qui le clouent à l'instinct, alors que le second a des désirs, qui l'incitent d'abord à observer puis à imiter. C'est ce principe mimétique qui guide les «mouvements» des individus dans la société. De là la violence généralisée, car le conflit apparaît dès qu'il y a «triangle», c'est-à-dire dès que le désir porte sur un «objet» qui est déjà l'objet du désir d'un autre. Naissent ainsi l'envie, la jalousie, la haine, la vengeance. La vengeance ne cesse de s'alimenter de la haine des «rivaux», et implique toute la communauté, menaçant ainsi les fondements de l'ordre social. Seul le sacrifice d'une victime innocente, qu'une «différence» (réelle ou créée) distingue de tous les autres, pourra apaiser les haines et guérir la communauté.

C'est la théorie du «bouc émissaire», qui a rendu René Girard célèbre. En focalisant son attention sur l'aspect le plus énigmatique du sacré, l'auteur de *la Violence et le sacré* (1972) montre en effet - on peut en avoir une illustration dans le film de Peter Fleischmann, *Scènes de chasse en Bavière*, où un jeune homme, soupçonné d'être homosexuel, devient la cible d'une véritable chasse à l'homme de la part de tous les habitants du village - que l'immolation d'une victime sacrificielle, attestée dans presque toutes les traditions religieuses et la littérature mythologique, sert à apaiser la «*guerre de tous contre tous*» dont Thomas Hobbes avait fait le centre de sa philosophie.

Lorsqu'une communauté est sur le point de s'autodétruire par des affrontements intestins, des «guerres civiles», elle trouve moyen de se «sauver» si elle trouve un bouc émissaire (on peut penser à la «chasse aux sorcières», à n'importe quelle époque, sous toutes latitudes, et quelle que soit la «sorcière»), sur lequel décharger la violence : bouc émissaire à qui est ensuite attribuée une valeur sacrée, précisément parce qu'il ramène la paix et permet de recoudre le lien social. Souvent, les mythes et les rites ont occulté l'innocence de la victime, mais, selon Girard, la révélation biblique, culminant avec les récits évangéliques de la Passion du Christ, l'a au contraire révélée, de sorte que le christianisme ne peut être considéré comme une simple «variante» des mythes païens (d'où la violente critique que Girard fait de la *Généalogie de la morale* de Nietzsche, de la conception «dionysiaque» célébrée par le philosophe allemand, et de l'assimilation entre le Christ et les diverses incarnations païennes du dieu-victime).

Anthropologie du réel

Dans l'optique girardienne, il s'agissait assurément de proposer un «autre discours» anthropologique, qui se démarquât (et montrât la fausseté) de ceux qui étaient devenus dominants, grâce, évidemment, à l'œuvre de Lévi-Strauss (et de Freud). Ne pensant pas du tout qu'on puisse rendre raison de la «pensée sauvage» en s'attachant aux mythes, entendus comme «création poétique» ou «narration» coupée du réel, René Girard enracine son anthropologie dans des faits et des événements réellement arrivés, comme des épisodes de lynchage ou de sacrifices rituels dont la victime est ensuite sacralisée mais qui se fondent toujours, d'abord, sur des accusations absurdes, comme celles de diffuser la peste, de rendre impure la nourriture ou d'empoisonner les eaux. La théorie mimétique et l'anthropologie fondée sur l'exclusion-sacralisation du bouc émissaire, sont les deux paradigmes que Girard applique à de nombreux champs du savoir, et qui lui permettent de définir un schéma herméneutique capable d'expliquer une foule de phénomènes, sociaux, politiques, littéraires, religieux. Son travail, autrement dit, visait à la constitution d'une anthropologie générale, rationnelle, visant à une explication globale des comportements humains. C'est sans doute pourquoi il a suscité tant d'enthousiasmes et attiré tant de critiques. On ne saurait ici pas même citer toutes les thématiques qu'il a traitées, ni les auteurs avec lesquels il a critiquement dialogué.

Ce qui est sûr, c'est que René Girard a toujours maintenu droite la barre de son navire, malgré les vents contraires, et qu'à l'époque de l'hyper-spécialisation contemporaine, il a eu l'audace de formuler une «pensée unitaire» qui a fait l'objet de mille commentaires dans le monde entier, parce que vraiment suggestive, et dont l'ambition était de mettre à nu les racines de la culture humaine. «*La vérité est extrêmement rare sur cette Terre. Il y a même raison de penser qu'elle soit tout à fait absente.*» Ce qui n'a pas été suffisant pour dissuader René Girard de la chercher toute sa vie.